

ANTHONY TROLLOPE

Miss  
Mackenzie



autrement

# Miss Mackenzie

Dans l'Angleterre victorienne, Margaret Mackenzie, vieille fille de 35 ans, reçoit tout à coup un bel héritage. Bientôt, les prétendants se pressent... Désemparée, elle hésite entre son cousin John Ball, veuf et père d'une nombreuse famille; Samuel Rubb, l'associé de son frère, quelque peu filou; et le révérend Maguire, qui aurait été si beau sans son œil défectueux. Mais la situation se complique lorsque l'héritage est remis en cause...

Il va falloir à Miss Mackenzie beaucoup de sang-froid pour entendre son cœur et éviter les pièges qu'on lui tend.

Satire discrètement féministe d'une société victorienne étriquée et obnubilée par l'argent, *Miss Mackenzie* est un régal d'humour, de méchanceté, où les hommes de la bonne société ne sont pas tous des gentlemen et où les femmes sont moins dociles qu'il n'y paraît. Un roman délicieusement *British*.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Laurent Bury.

ROMAN



**ANTHONY TROLLOPE** est l'un des romanciers britanniques les plus célèbres et les plus prolifiques de l'époque victorienne. Il a laissé une œuvre considérable de près de soixante nouvelles et romans. Son immense talent a été salué par ses contemporains, d'Henry James qui disait de lui: « Il était fort, génial, prolifique » à Léon Tolstoï qui, quant à lui, s'est exclamé: « Il me tue, il me tue avec sa maîtrise! ».

autrement



Conception graphique: Raphaëlle Faguer  
Photomontage d'après des images: © lynea / Shutterstock;  
© Maisei Raman / Shutterstock; © Anastasiia Kucherenko / Shutterstock

Miss Mackenzie



Anthony Trollope

# Miss Mackenzie

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Laurent Bury*

Éditions Autrement Littératures

Titre original :  
*Miss Mackenzie*

Publié pour la première fois dans cette traduction  
aux Éditions Autrement en 2008.

© Éditions Autrement, un département des éditions Flammarion,  
2021, pour la présente édition et la traduction.

ISBN : 978-2-7467-6359-3

## La famille Mackenzie

Il me faut, je le crains, imposer à mon lecteur quelques détails relatifs aux premières années de Miss Mackenzie, détails dont le récit sera ennuyeux, mais que je ferai aussi court que possible. Son père, qui dans sa jeunesse avait quitté l'Écosse pour Londres, avait passé toute sa vie à servir son pays. Il était devenu employé à Somerset House<sup>1</sup> à l'âge de seize ans et était toujours employé à Somerset House quand il mourut à l'âge de soixante ans. Il suffira de dire à son propos que sa femme était morte avant lui et qu'en mourant, il laissait derrière lui deux fils et une fille.

Thomas Mackenzie, l'aîné de ces deux fils, s'était consacré à des activités commerciales, comme son épouse avait l'habitude de le dire lorsqu'elle parlait des travaux de son mari ; ou était devenu boutiquier et tenait un magasin, comme le disaient plus généralement

---

1. Somerset House, à Londres, était le siège de plusieurs services administratifs, notamment l'Amirauté. Ce bâtiment du XVIII<sup>e</sup> siècle abrite aujourd'hui les collections de peinture de l'institut Courtauld. (Toutes les notes sont du traducteur.)

les membres de son entourage qui exprimaient librement ce qu'ils pensaient. La vérité vraie et sans fards va à présent être révélée. Avec son associé, il fabriquait et vendait de la toile cirée, et possédait un local dans New Road, au-dessus duquel les noms de « Rubb et Mackenzie » étaient inscrits en grandes lettres. Puisque vous pourriez, mon lecteur, y entrer et acheter un mètre et demi de toile cirée, si tel était votre bon plaisir, je pense que les amis de la famille ne se trompaient guère dans leur franchise. Mrs Thomas Mackenzie, cependant, affirmait qu'on la calomniait et qu'on insultait cruellement son mari ; elle s'appuyait sur le fait que « Rubb et Mackenzie » étaient grossistes et qu'ils vendaient leur article à des commerçants qui le revendaient. Lui faisait-on injure alors ? Je laisse à mes lecteurs le soin d'en décider, leur ayant appris tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir pour se former une opinion.

Walter Mackenzie, le fils cadet, avait été placé dans le service de son père et était mort lui aussi avant l'époque où notre histoire est censée commencer. C'était un pauvre être maladif, toujours souffrant, doté d'une nature affectueuse et d'un grand respect pour le sang des Mackenzie, mais de peu d'autres qualités qui lui fussent réellement personnelles. Le sang des Mackenzie était, dans son esprit, un sang extrêmement pur ; il avait ressenti très vivement le déshonneur que son frère avait infligé à la famille en s'alliant avec cet individu nommé Rubb, de New Road. Il l'avait ressenti d'autant plus vivement en voyant que « Rubb et Mackenzie » ne brillaient guère dans leur domaine. Ils avaient ensemble maintenu leur tête commerciale hors de l'eau, mais y étaient parfois



arrivés de justesse. Ils n'avaient jamais fait faillite, et c'est là peut-être tout ce qu'on put dire pendant plusieurs années. Tant qu'à se lancer dans le commerce, un Mackenzie aurait dû au moins autrement réussir. Il aurait certes dû autrement réussir, étant donné qu'il avait débuté dans la vie avec une somme considérable.

Le vieux Mackenzie, venu d'Écosse, était le cousin germain de Sir Walter Mackenzie, baronnet d'Incharrow, et avait épousé la sœur de Sir John Ball, baronnet, des Cèdres, à Twickenham. Les jeunes Mackenzie avaient donc des raisons d'être fiers de leur sang. Il est vrai que Sir John Ball était le premier baronnet de sa maison et qu'il avait simplement été un lord-maire politiquement actif en des temps politiquement agités, un lord-maire marchand de cuir. Mais il était sans conteste grossiste, et un homme anobli se nettoie des souillures du commerce, même du commerce du cuir. Par ailleurs, le baronnet Mackenzie était à présent le neuvième du nom, de sorte que du côté plus noble de la famille, nos Mackenzie étaient effectivement très sûrs d'eux. Les deux employés de Somerset House étaient conscients de cette assurance et en tiraient grand plaisir ; on peut donc comprendre qu'ils n'avaient pas une très haute opinion de la manufacture de toile cirée.

Quand Tom Mackenzie avait vingt-cinq ans (il allait devenir « Rubb et Mackenzie »), alors que Walter, âgé de vingt et un ans, avait été placé depuis un an ou deux derrière un bureau de Somerset House, un certain Jonathan Ball mourut, frère du baronnet, laissant tout ce qu'il avait en ce monde aux deux frères Mackenzie. Ce tout n'était pas une bagatelle, car chaque frère reçut environ douze mille livres quand les procès intentés par

la famille Ball furent terminés. Ces procès furent menés avec une grande vigueur – mais sans aucun succès du côté Ball – durant trois ans. Au terme de ces trois années, Sir John Ball, des Cèdres, était à demi ruiné, et les Mackenzie eurent leur argent. Il n'est pas nécessaire d'en dire long au lecteur quant à la manière dont Tom Mackenzie se lança dans les affaires ; comment il entreprit d'abord de reprendre la participation de son oncle Jonathan dans le commerce du cuir, poussé par le désir de s'opposer à son oncle John (Sir John, en procès contre lui à cause du testament), comment il perdit de l'argent dans cette tentative et, après quelques autres spéculations infructueuses, finit par embarquer les restes de sa fortune dans une association avec Mr Rubb. Tout cela se passait il y a bien longtemps. C'était maintenant un homme de presque cinquante ans qui vivait avec sa femme et ses six ou sept enfants dans une maison de Gower Street, et la fortune ne lui avait guère souri.

Il n'est pas non plus nécessaire d'en dire long sur Walter Mackenzie, qui avait quatre ans de moins que son frère. Il était resté fonctionnaire malgré sa fortune et, comme il ne s'était jamais marié, c'était un homme riche. Du vivant de son père, quand il était tout jeune, il avait un moment brillé dans le monde, dans le beau monde, sous la protection du baronnet Mackenzie et d'autres qui jugeaient qu'un employé de Somerset House avec douze mille livres devait être un homme fort estimable. Il n'avait cependant pas brillé d'un grand éclat. Convié à des réceptions pendant un an ou deux, il avait mené la vie d'un jeune homme mondain, fréquentant les théâtres et les salles de billard. Il fit certaines choses

qu'il n'aurait pas dû faire et ne fit pas certaines choses qu'il aurait dû faire. Mais, comme je l'ai dit, il était faible de corps comme d'esprit. Il devint invalide très tôt et, bien qu'il conservât sa place à Somerset House jusqu'à sa mort, sa période d'éclat avait rapidement pris fin.

Nous en arrivons enfin à Margaret Mackenzie, la sœur, notre héroïne, qui avait huit ans de moins que son frère Walter et douze ans de moins que l'associé de Mr Rubb. Elle était à peine plus qu'une enfant quand son père mourut ; ou plus exactement, bien qu'ayant atteint un âge où certaines jeunes filles deviennent femmes, le temps n'avait pas eu sur elle le même effet. Elle avait alors dix-neuf ans, mais sa vie dans la maison de son père avait été ennuyeuse et monotone ; elle était très peu sortie en société et ne connaissait guère les manières du monde. La famille du baronnet Mackenzie ne l'avait pas remarquée. Ils n'avaient pas fait grand cas de Walter avec ses douze mille livres et ne se soucièrent nullement de Margaret, qui n'avait aucune fortune. Du côté du baronnet Ball, on était complètement en froid avec sa famille, et elle ne reçut donc aucun soutien de leur part. En ce temps-là elle ne recevait guère de soutien de quiconque, et je devrais peut-être dire qu'elle n'avait aucun des attraits qu'ont souvent les jeunes filles aux yeux de leurs riches parents. Elle n'était ni belle ni intelligente, et ne tirait aucun charme particulier de ces grâces et de ces douceurs de la jeunesse qui, chez certaines, semblent excuser le manque de beauté et d'intelligence. À dix-neuf ans, je pourrais presque dire que Margaret Mackenzie était disgracieuse. Ses cheveux bruns étaient rêches et

ne tombaient pas en longueurs égales. Ses pommettes étaient un peu saillantes, à la façon des Mackenzie. Elle était dégingandée, avec des os trop gros pour lui donner une grâce adolescente. Ses yeux gris ne manquaient pas d'un certain éclat, mais elle ignorait encore tout de l'usage qu'elle pouvait en faire. À cette époque son père vivait à Camberwell, et l'éducation que Margaret reçut dans cette banlieue, au sein de l'établissement pour jeunes filles de Miss Green, n'était probablement pas susceptible de compenser par l'art ce que la nature ne lui avait pas donné. En outre, elle quitta cette école encore jeune – très jeune même. Elle avait près de seize ans quand son père tomba malade (c'était alors presque un vieillard) et elle passa les trois années suivantes à le soigner. Quand il mourut, elle fut transférée chez le plus jeune de ses frères, qui s'était installé dans l'une des rues tranquilles qui vont du Strand à la Tamise afin d'être près de son travail. Et elle avait vécu là pendant quinze ans, mangeant le pain de son frère et le soignant jusqu'à ce qu'il mourût, et qu'elle se retrouvât seule au monde.

Durant ces quinze années, sa vie avait été très lassante. Un manoir entouré de douves à la campagne est un séjour assez triste pour une Mariana<sup>1</sup>, mais un manoir entouré de douves à la ville est bien pire. Sa vie à Londres avait été en tout point digne d'un manoir entouré de douves et lui avait paru lassante bien avant

---

1. Personnage de *Mesure pour mesure*, de Shakespeare, Mariana vit retirée dans une grange depuis qu'Angelo s'est dédit de sa promesse de mariage. Dans le poème que cette situation a inspiré à Tennyson, la jeune femme attend le retour du bien-aimé en répétant : « Je suis lasse, je voudrais être morte. »

la mort de son frère. Je ne dirais pas qu'elle attendait toujours celui qui ne venait pas, ou qu'elle se déclarait lasse, ou qu'elle voulait être morte. Mais son style de vie s'approchait autant de cela que la prose peut s'approcher de la poésie, ou la vérité du rêve. Elle avait jadis désiré la venue de celui qui, en raison des circonstances, cessa bientôt de venir la voir. Il y avait alors un jeune employé de Somerset House, un nommé Harry Handcock, qui était venu rendre visite à son frère au début de sa longue maladie. Et Harry Handcock avait vu la beauté de ces yeux gris, les mèches irrégulières et rebelles s'étaient rangées dans une apparence d'ordre, les membres ossus, désormais couverts, avaient pris des mouvements plus doux, plus féminins, et la tendresse de la sœur pour le frère avait été appréciée. Harry Handcock avait dit un mot ou deux ; Margaret avait alors vingt-cinq ans, Harry était de dix ans son aîné. Harry avait parlé et Margaret ne l'avait que trop volontiers écouté. Mais le frère malade à l'étage était devenu maussade et irascible. Cela ne se ferait jamais sans son consentement et Harry Handcock avait cessé ses tendres discours.

Il avait cessé ses tendres discours mais pas ses visites à la maison tranquille d'Arundel Street. Pour Margaret, il aurait pu tout aussi bien cesser de venir ; et dans son cœur elle chantait la chanson de Mariana, se plaignant amèrement de sa lassitude, même si l'homme paraissait alors dans la chambre de son frère régulièrement une fois par semaine. Il en alla ainsi pendant des années. L'été, le frère se traînait jusqu'à son bureau, mais il ne quittait jamais la chambre durant les mois d'hiver. En ce temps-là, ce genre de choses était permis

dans la fonction publique, et ce n'est que tout à la fin de sa vie que certains réformateurs austères firent allusion à la nécessité de son départ à la retraite. C'est peut-être cette allusion qui le tua. En tout cas, il mourut sous le harnais, si tant est qu'on puisse dire qu'il ait jamais porté le harnais. Quand il mourut, Margaret Mackenzie ne pensait plus à Harry Handcock. Harry Handcock était encore célibataire et, quand le contenu du testament de son défunt ami fut avéré, il dit un mot ou deux pour montrer qu'il ne se jugeait pas encore trop vieux pour le mariage. Mais la lassitude de Margaret ne pouvait plus être guérie de cette façon. Elle l'aurait pris quand elle n'avait rien, ou plutôt elle l'aurait pris jadis si la fortune avait fait pleuvoir l'or sur elle. Mais elle avait vu Harry Handcock au moins une fois par semaine pendant les dix dernières années et, l'ayant vu sans qu'il lui tienne le moindre discours amoureux, elle n'était pas préparée à un renouveau de ce discours.

Quand Walter Mackenzie mourut, le cercle des Mackenzie fut parcouru d'un doute quant à la destinée de son argent. On savait bien qu'il avait été un homme prudent et qu'il possédait des terres en propriété perpétuelle et libre qui lui donnaient au moins six cents livres de rente. On savait aussi qu'il avait de l'argent de côté en plus de cela. On savait également que Margaret n'avait rien à elle, ou presque rien. Le vieux Mackenzie n'avait hérité d'aucune fortune et avait pris ombrage de ce que ses fils n'avaient pas uni leur riche sort à son pauvre sort. Ce n'était pas là, bien entendu, la faute de Margaret, mais il s'était senti le droit de laisser sa fille comme fardeau à son fils cadet. Depuis quinze

ans, elle mangeait d'un pain auquel elle n'avait aucun droit réel ; mais si jamais femme gagna sa pitance, Margaret l'avait gagnée durant la période où elle avait infatigablement prodigué les soins à son frère. Elle se retrouvait maintenant laissée à ses propres ressources et, comme elle errait en silence dans la maison pendant les tristes heures qui s'écoulèrent entre la mort de son frère et son enterrement, elle ignorait totalement s'il lui avait laissé le moindre moyen de subsistance. On savait que Walter Mackenzie avait plus d'une fois modifié son testament, qu'il avait même fait plusieurs testaments, selon les variations du degré d'amitié qui l'unissait à son frère ; mais il n'avait jamais rien dit à personne quant à ses divers legs. Thomas Mackenzie voyait en son frère et sa sœur deux misérables, et ces derniers ne voyaient en lui qu'un misérable. Il était devenu boutiquier, disaient-ils, et il faut reconnaître que Margaret avait partagé le sentiment d'infamie inspiré par la profession de son frère Tom. Les habitants d'Arundel Street étaient oisifs, imprudents, inutiles (c'est ce que Tom avait souvent dit à sa femme) et il n'y avait eu qu'une amitié intermittente entre eux et lui. Mais la firme de Rubb et Mackenzie ne s'enrichissait guère à cette époque, et Thomas comme son épouse s'étaient sentis obligés de consentir à un certain nombre de concessions du fait des besoins de leurs sept enfants alors en vie. Walter, cependant, n'avait rien dit à personne de son argent ; quand son frère et ses neveux l'avaient suivi jusqu'à sa tombe, ainsi que Harry Handcock, personne ne savait encore ce qu'il avait fait pour pourvoir aux besoins de sa sœur.

— Il a beaucoup souffert, avait dit Harry Handcock, lors de la seule entrevue qu'il avait eue avec Margaret après la mort de son frère et avant la lecture du testament.

— C'est vrai, le pauvre homme, répondit Margaret, enténébrée dans son deuil, assise dans la salle à manger assombrie.

— Et vous-même, Margaret, avez passé des moments bien difficiles.

Il continuait de l'appeler Margaret parce qu'ils avaient jadis été très proches.

— Le Ciel m'a donné une bonne santé, répondit-elle, et je lui en sais gré. Ma vie pendant ces dix dernières années a été bien triste, cependant.

— Les femmes ont généralement une vie triste, je pense.

Puis il s'était tu un moment, comme s'il avait en tête quelque chose à quoi il voulait réfléchir avant de reprendre la parole. À cette époque, Mr Handcock était chauve et très gros. C'était un homme sain et robuste, mais il n'y avait en lui, pour l'œil extérieur, aucune des qualités d'un amant. Il aimait manger et boire — nul ne le savait mieux que Margaret Mackenzie —, et il avait entièrement renoncé aux choses poétiques de la vie, si elles avaient jamais été siennes. Il avait en fait dix ans de plus que Margaret, mais il paraissait à présent de vingt ans son aîné. Elle avait à trente-cinq ans plus de grâces féminines qu'elle n'en avait eu à vingt ans. Il avait à quarante-cinq ans perdu tout ce que la jeunesse fait pour un homme. Je crois pourtant qu'elle serait revenue à ses anciennes amours et s'en serait contentée s'il le lui avait demandé alors. Elle s'y serait



sentie engagée par sa foi, s'il avait dit que tel était son souhait, avant la lecture du testament de son frère. Mais il n'en fit rien.

— J'espère qu'il vous aura laissée dans l'aisance, dit-il.

— J'espère qu'il m'aura préservée du besoin, répondit Margaret, et ce fut tout.

Peut-être avait-elle à demi espéré davantage de sa part, puisque l'obstacle qui les séparait avait à présent disparu. Mais rien de plus ne vint, et il ne serait pas juste de dire qu'elle fut déçue. Elle n'avait pas un vif désir d'épouser Harry Handcock — que d'ailleurs plus personne n'appelait Harry ; pourtant, pour l'amour de la nature humaine, cette froideur la fit soupirer lorsqu'il ne poussa pas la tendresse plus loin que ce souhait de la voir dans l'aisance.

Margaret Mackenzie avait par la force des choses mené une vie très retirée. Elle n'avait aucune amie à qui elle aurait pu confier ses pensées et ses sentiments. Aucun être vivant, je crois, ne savait qu'il existait dans Arundel Street, dans cette petite chambre qui donnait sur la cour, plusieurs rames de papier où Margaret avait consigné ses pensées et ses sentiments, des poèmes par centaines qui n'avaient jamais rencontré d'autre regard que le sien, des mots d'amour audacieux dans des lettres qu'elle n'avait jamais envoyées, qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'envoyer à personne. De fait, ces lettres commençaient sans destinataire et se terminaient sans signature. Il ne serait pas juste de dire qu'elles étaient destinées à Harry Handcock, même au plus fort de son amour. Il s'agissait plutôt d'essais, par lesquels elle se prouvait à elle-même de quoi elle serait capable si le hasard voulait bien un jour lui permettre d'aimer.

Nul n'avait deviné tout cela, nul n'avait songé à accuser Margaret d'avoir un esprit romanesque. Nul dans son entourage n'aurait pu observer son caractère. Ces derniers temps, elle avait plusieurs fois dîné chez son frère, dans Gower Street, mais Mrs Tom avait déclaré que sa belle-sœur n'était qu'une vieille fille silencieuse et stupide. Et les Mackenzie de « Rubb et Mackenzie » étaient disposés à la considérer comme une vieille fille silencieuse et stupide. Mais comment devraient-ils traiter leur tante, cette vieille fille stupide, s'il s'avérait maintenant que toute la fortune de la famille lui appartenait ?

Quand le testament de Walter fut lu, on vit que tel était le cas. Il n'y avait aucun doute, il n'y avait pas lieu de douter sur ce point. Le testament était daté de deux mois avant le décès et laissait tout à Margaret ; le testateur y exprimait sa conviction que c'était son devoir, à cause des soins constants que sa sœur lui avait prodigués. Harry Handcock était désigné comme exécuteur et devait accepter une montre en or et un don de deux cents livres. Dans tout le testament il n'y avait pas un mot sur la famille de son frère ; et Tom, s'en retournant chez lui le cœur gros, dit à sa femme que tout cela venait de certains mots qu'elle avait prononcés lors de sa dernière visite au chevet du malade.

— Je savais que ça se passerait comme ça, déclara Tom à sa femme. On ne peut plus rien y faire, évidemment. Je savais que tu n'étais pas capable de te tenir tranquille, et je t'ai toujours dit de ne pas t'approcher de lui.

Le cours de notre histoire n'exige pas que je raconte maintenant comment sa femme répondit. Qu'elle ait

répondu avec vivacité, personne n'en doutera, je pense ; et l'on peut soupçonner que tout n'était pas au mieux dans Gower Street ce soir-là.

Tom Mackenzie avait communiqué le contenu du testament à sa sœur, qui avait refusé d'être présente à l'ouverture.

— Il t'a tout laissé, absolument tout, lui dit Tom. Si Margaret eut un mot en réponse, Tom ne l'entendit pas.

— Il y aura plus de huit cents livres de rente et il t'a laissé tous les meubles, continua Tom.

— Il a été très bon, dit Margaret, ne sachant trop comment s'exprimer en une telle occasion.

— Très bon pour toi, répliqua Tom, non sans sarcasme.

— Je veux dire bon pour moi, reprit Margaret. Puis il lui apprit que Harry Handcock avait été nommé exécuteur.

— Le testament ne dit rien d'autre à son sujet, n'est-ce pas ? demanda Margaret.

À ce moment, comme elle ignorait presque tout des fonctions d'exécuteur, elle s'imagina que son frère avait par là exprimé un certain vœu quant à Mr Handcock. Son frère lui expliqua que l'exécuteur recevrait deux cents livres et une montre en or, et elle fut alors satisfaite.

— Bien sûr, ça n'est pas une perspective très plaisante pour nous, dit Tom, mais je ne t'accuse pas pour autant.

— Tu me ferais tort si tu m'accusais, répondit Margaret, car durant toutes ces années passées ensemble, pas une seule fois je n'ai parlé à Walter de son argent.

— Je ne t'accuse pas, riposta le frère, et la conversation en resta là.

Il lui avait même demandé, avant l'enterrement, de venir s'installer chez eux, dans Gower Street, mais elle avait refusé. Mrs Tom Mackenzie ne l'avait pas invitée. Mrs Tom Mackenzie avait alors espéré (et intérieurement résolu) que son mari hériterait au moins de la moitié de l'argent du défunt et elle avait pensé que si elle s'encombrait de la vieille fille, la vieille fille pourrait rester plus longtemps qu'il n'était souhaitable.

— Nous ne pourrions jamais nous débarrasser d'elle, avait-elle déclaré à sa fille aînée, Mary Jane.

— Jamais, maman, avait répondu Mary Jane.

La mère et la fille avaient jugé plus prudent, dans l'ensemble, de ne pas insister sur l'invitation. Elles n'avaient pas insisté, et la vieille fille était restée dans Arundel Street.

Après la lecture du testament, avant de quitter la maison, Tom avait à nouveau invité sa sœur chez lui. Une heure ou deux s'étaient écoulées depuis qu'il lui avait appris sa situation, et il fut étonné de la trouver si calme et si assurée dans le ton et la manière de sa réponse.

— Non, Tom, je crois qu'il vaut mieux que je n'aille pas chez toi. Sarah sera un peu déçue...

— Ne t'en fais pas pour cela.

— Je crois que cela vaut mieux. Je serai ravie de la voir si elle vient me voir, et j'espère que tu viendras, Tom, mais je pense que je vais rester ici tant que je n'aurai pas décidé de ce que je vais faire.

Elle resta dans la maison pendant les trois mois suivants, et son frère lui rendit visite fréquemment, mais

Mrs Tom Mackenzie ne vint jamais la voir, et elle n'alla jamais voir Mrs Tom Mackenzie.

— Soit, dit Mrs Tom, on ne dira pas que je cours après son argent. J'ai horreur de ces manières.

— Moi aussi, maman, affirma Mary Jane en hochant la tête.

— J'ai toujours dit que c'était une horrible vieille fille.

Le même jour (le jour de la lecture du testament), Mr Handcock était lui aussi venu lui parler.

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien je me réjouis... dans votre intérêt, Margaret, avait-il déclaré en lui serrant la main.

Elle lui serra la main en retour et le remercia pour son amitié.

— Vous savez que je suis désigné comme exécuteur, poursuivit-il. Il a fait cela pour vous éviter du tracas. Je ne peux que promettre de faire tout, tout ce que vous pourrez souhaiter.

Puis il partit, sans rien dire de ses intentions ce jour-là.

Deux mois plus tard, deux mois pendant lesquels il l'avait nécessairement vue souvent, Mr Handcock lui écrivit de son bureau à Somerset House pour renouveler son ancienne demande en mariage. Sa lettre était brève et sensée, et il y plaidait sa cause aussi bien que les mots pouvaient la plaider à cette époque ; mais en vain. Pour son argent, il lui dit que sans doute il y voyait un important atout supplémentaire pour leurs chances de bonheur s'ils unissaient leurs destinées ; quant à son amour pour elle, il la renvoyait au temps où il avait voulu l'épouser quand elle n'avait pas un

sou. Il affirmait n'avoir jamais changé, et si elle avait le cœur aussi constant que lui, il voulait maintenant donner suite à la proposition qu'elle avait été prête à accepter jadis. Il avait un revenu certes inférieur au sien, mais considérable, néanmoins, et pour ce qui est des finances, ils vivraient donc dans une réelle aisance. Tels étaient ses arguments, et Margaret, qui connaissait si peu le monde, sut bien deviner qu'il s'attendait à les voir agir sur elle.

Si peu qu'elle connût le monde, elle n'était pourtant pas prête à sacrifier sa personne et sa nouvelle liberté, son pouvoir nouveau et sa fortune nouvelle, pour Mr Harry Handcock. Un mot prononcé quand elle était devenue libre et avant qu'elle ne devînt riche l'aurait emportée. Mais elle restait insensible à cette lettre bien écrite, pleine d'arguments, qu'il lui adressait deux mois après avoir imprégné son esprit de cette liberté et de cette fortune nouvelles. Elle avait regardé son miroir et s'était aperçue que les années l'avaient améliorée, alors que les années n'avaient pas amélioré Harry Handcock. Elle avait considéré ses anciennes aspirations, dont elle n'avait jamais soufflé mot à personne mais qui n'en étaient pas moins fortes en son cœur, et avait déduit qu'elle ne pourrait les satisfaire par une union avec Mr Handcock. Elle pensait, ou plutôt espérait que la société lui ouvrirait encore ses portes, et pas seulement la société des Handcock de Somerset House, mais cette société dont elle avait lu la peinture dans les romans le jour et dont elle avait rêvé la nuit. Ne lui serait-il pas donné encore de connaître des gens intelligents, aimables, brillants, ni pesants et gros comme Mr Handcock, ni malades et lassants comme son pauvre

frère Walter, ni vulgaires et querelleurs comme la famille de Gower Street ? Elle se rappela à elle-même qu'elle était la nièce d'un baronnet et la cousine issue de germain d'un autre, qu'elle avait huit cents livres de rente et la liberté d'en faire ce qu'il lui plaisait, et aussi qu'elle avait dans le monde des goûts plus élevés que Mr Handcock. Elle lui adressa donc une réponse beaucoup plus longue que sa demande, où elle lui expliquait que l'intervalle de plus de dix ans qui s'était écoulé depuis qu'ils avaient échangé des mots d'amour avait... avait... avait changé la nature de son estime pour lui. Après bien des hésitations, telle est l'expression qu'elle utilisa.

Et sa décision était la bonne. Ces pages diront si elle était condamnée à voir ses aspirations déçues, ou à être en partie comblée et en partie déçue. Mais je pense que nous pouvons conclure qu'elle n'aurait guère pu être heureuse en épousant Mr Handcock tant que ces aspirations restaient puissantes. De son côté, elle ne voyait en faveur de ce mariage qu'un vague souvenir des jours passés.

Elle resta trois mois dans la maison d'Arundel Street, et c'est durant cette période qu'elle fit à son frère Tom une proposition qui montre quel fardeau elle était prête à endosser pour aider sa famille. Lui permettrait-il de prendre en charge sa deuxième fille, Susanna ? Comme rien ne disait qu'elle ne se marierait pas, elle ne pensait pas adopter sa nièce, mais elle assumerait tous les frais entraînés par l'éducation de la jeune fille, et toutes les charges tant que durerait cette éducation. Si plus tard sa situation devenait incompatible avec cette responsabilité, elle ferait cadeau à Susanna de cinq cents livres.

Cette tractation avait un air de sérieux qui stupéfia Tom Mackenzie qui, on l'a vu, s'était habitué à penser que sa sœur n'était qu'une misérable créature. Particulièrement sérieuse était la suggestion relative à la situation future de Margaret. Tom n'était nullement surpris que sa sœur songeât au mariage, mais il s'étonnait fort qu'elle osât le déclarer au grand jour.

— Bien sûr, elle épousera le premier imbécile qui lui demandera sa main, affirma Mrs Tom.

Le père de famille nombreuse déclara, pour sa part, que l'offre était trop belle pour être repoussée.

— Si elle se marie, elle tiendra sa promesse pour les cinq cents livres, dit-il.

Mrs Tom, quoique réticente, céda évidemment et, quand Margaret Mackenzie quitta Londres pour Littlebath, où elle avait réservé un logement, elle emmena avec elle sa nièce Susanna.



## Miss Mackenzie va à Littlebath

Quand elle partit pour Littlebath, Miss Mackenzie, je le crains, n'avait en tête aucune vision suffisamment précise de la vie qu'elle entendait mener. Elle souhaitait une vie agréable et peut-être élégante, mais elle désirait aussi une vie respectable, avec les égards dus à la religion. Comment elle atteindrait ce but à Littlebath, j'ai bien peur qu'elle n'en ait rien su. Elle se répéta plusieurs fois que la richesse entraînait des devoirs ainsi que des privilèges, mais elle n'avait aucune idée claire de ces devoirs ou de ces privilèges. Comment aurait-elle pu avoir la moindre idée claire sur la question dans cette prison où elle avait vécu durant tant d'années au chevet de son frère ?

Sa migration de Londres vers Littlebath avait été provoquée par une circonstance qu'elle n'aurait pas dû laisser l'influencer. Elle avait été malade et, avec cette sollicitude que les médecins éprouvent parfois pour les dames riches, le docteur lui avait conseillé de changer d'air. Littlebath, dans les collines de Tantivy, serait pour elle l'endroit idéal. Elle pourrait y prendre les eaux pendant un mois ou deux, pour le plus grand

bien de sa constitution. C'était alors la fin du mois de juillet, et il n'y avait plus en ville personne qui soit vraiment quelqu'un. Pourquoi n'irait-elle pas à Littlebath en août, pour y passer un mois, ou peut-être deux, selon son inclination ? Le médecin de Londres connaissait un médecin de Littlebath auquel il se ferait un plaisir de la recommander. Elle en parla ensuite au prêtre de l'église qu'elle fréquentait depuis quelque temps, qui lui aussi était devenu plus énergique dans son soutien depuis la mort de son frère et qui pouvait également la recommander par écrit à un confrère de Littlebath. Elle n'avait aucun rapport d'amitié avec le docteur ou le prêtre de Londres, mais leurs lettres lui permettraient néanmoins de se faire un cercle de connaissances à Littlebath. C'est ainsi que lui vint l'idée de Littlebath, et partant de là elle prit peu à peu sa décision.

Une autre circonstance, ou plutôt deux autres circonstances l'avaient presque poussée à rester à Londres, non dans Arundel Street qu'elle détestait, mais dans une petite maison distinguée dans les environs de Brompton. Elle avait écrit aux deux baronnets pour leur annoncer la mort de son frère, car Tom avait catégoriquement refusé de leur adresser le moindre message. Après un certain laps de temps, elle reçut une réponse polie à ces deux lettres. Sir Walter Mackenzie était un homme très vieux, de plus de quatre-vingts ans, qui ne quittait plus désormais Incharrow, dans le Rosshire. Lady Mackenzie n'était plus de ce monde. La lettre ne venait pas directement de Sir Walter, mais de Mrs Mackenzie, la femme de son fils aîné, qui annonçait que son mari et elle seraient à Londres au printemps prochain, où ils espéraient alors avoir le plaisir

de faire la connaissance de leur cousine. Il est vrai que cette lettre n'arriva qu'au début du mois d'août, quand le projet Littlebath était presque conçu ; Margaret savait que son cousin, membre du Parlement, avait séjourné à Londres jusqu'au moment où la lettre avait été écrite, de sorte qu'il aurait pu venir la voir s'il en avait eu envie. Mais elle était disposée à beaucoup pardonner. Elle aurait pu se sentir offensée, et si ses nobles cousins étaient maintenant prêts à s'intéresser à elle, elle n'avait aucune raison de refuser cet intérêt. Sir John Ball, l'autre baronnet, était réellement venu chez elle et elle l'avait reçu. Cette visite avait donné lieu à une scène de réconciliation dans les règles et Margaret était allée passer un jour et une nuit aux Cèdres. Sir John était également un homme âgé, puisqu'il avait plus de soixante-dix ans, et Lady Ball était presque aussi vieille. Mr Ball, le futur baronnet, était là lui aussi. Il était veuf, avec beaucoup d'enfants et peu de fortune. Il avait été et était toujours avocat, mais il n'avait jamais réussi dans ce domaine et en était maintenant réduit à attendre le très modeste héritage qui lui reviendrait à la mort de son père. À dire vrai, les Ball n'avaient pas tiré grand profit de leur titre, et leur cousine les trouva contraints à un degré de rigueur dans les moindres dépenses qu'elle-même n'avait jamais été forcée de pratiquer. Lady Ball avait bien une voiture (car que ferait la femme d'un baronnet sans voiture ?) mais elle ne sortait pas souvent. Les Cèdres étaient une vieille demeure, avec son domaine et ses champs, mais le vieux jardinier, seul de son espèce, ne pouvait faire grand-chose du domaine, et l'herbe des champs était toujours vendue. Lorsqu'elle fut invitée aux Cèdres,

Margaret sentit qu'il vaudrait mieux abandonner sa migration vers Littlebath. Il serait bon de vivre près de ses cousins. Mais elle avait trouvé Sir John et Lady Ball fort ennuyeux, et leur fils, le père de famille nombreuse, ne lui avait pratiquement parlé que d'argent. Elle revint à Londres sans grand amour pour les Ball et le projet Littlebath fut maintenu.

Elle effectua un voyage préliminaire pour y réserver un logement dans le Parangon. Tout le monde sait que le Parangon est le centre de tout ce qui est agréable et élégant à Littlebath. C'est une longue rangée de maisons bornée par deux petites rangées perpendiculaires aux deux bouts, et chaque maison a vue sur les Montpelier Gardens. Si elles ne sont pas en pierre, ces maisons sont construites en un stuc tel que les Margaret Mackenzie de ce monde ne voient pas la différence. Six marches, incontestablement en pierre, mènent à chaque porte. Les façades sont ennoblies par de hautes grilles. La voie dallée qui passe devant est très large, et à chaque angle une vaste courbe facilite le virage des voitures parangoniennes. Miss Mackenzie sentit son cœur se serrer devant tant de grandeur lorsque son nouvel ami le docteur lui fit découvrir le Parangon. Mais elle arma son cœur de vaillance et examina le premier étage, divisé en salon et salle-à-manger, la grande chambre du second pour elle, les deux petites chambres pour sa nièce et sa bonne, la cuisine dont elle devait partager la propriété, sans s'évanouir à la vue de ces splendeurs. Et cependant, quelle différence avec les pièces sordides d'Arundel Street ! Différence telle qu'elle avait peine à croire que ce brillant séjour pût devenir le sien.

— Et quel est le prix, Mrs Richards ?

Sa voix faillit se dérober quand elle posa la question. Elle avait décidé de ne pas être regardante, mais elle avait jusqu'alors eu si peu d'argent à elle qu'elle redoutait encore l'idée de la dépense.

— Le prix, m'dame, tous ceux qui connaissent Littlebath, ils le savent bien. On l'a jamais changé. Demandez au Dr Pottinger, sinon.

Miss Mackenzie n'avait aucune envie de demander au Dr Pottinger, qui se tenait alors dans la pièce du devant, tandis qu'elle négociait la location avec sa future logeuse.

— Mais quel est le prix, Mrs Richards ?

— Le prix, m'dame, c'est deux livres dix shillings par semaine, ou neuf guinées quand on paye au mois, parce que ça comprend le feu dans la cuisine.

Margaret put à nouveau respirer. Elle avait cent fois refait ses petits calculs et était prête à offrir autant que la somme mentionnée pour la combinaison de confort et de splendeur que Mrs Richards était capable de lui proposer. Elle lui posa une petite question, tendant les lèvres assez près de l'oreille de Mrs Richards pour que son ami le docteur ne l'entende pas dans le couloir, puis fit un bond d'un mètre et demi en arrière, abasourdie par l'énergie avec laquelle sa logeuse répondit.

— Des punaises au Parangon !

Mrs Richards déclara que Miss Mackenzie ne connaissait pas encore Littlebath. Margaret se dit qu'elle connaissait Arundel Street et remercia une nouvelle fois le sort pour toutes les bonnes choses qui lui avaient été données.

Redoutant dès lors de poser d'autres questions, elle prit sur le champ les chambres en location au mois.

— Et vous y serez bien à votre aise, dit le Dr Pottinger en raccompagnant sa nouvelle amie à l'auberge.

Peut-être avait-il été un peu déçu en voyant que Miss Mackenzie montrait tous les signes d'une bonne santé, mais il supporta cette déception comme un homme et comme un chrétien, se souvenant sans doute que, si bonne que soit sa santé, une dame aime à voir un médecin de temps à autre, surtout si elle est seule au monde. Il lui proposa donc tout le secours qui était en son pouvoir.

— La salle des fêtes est toute proche du Parangon, dit-il.

— Ah ! vraiment, fit Miss Mackenzie, sans trop savoir à quoi servait une salle des fêtes.

— Et vous êtes à cinq minutes de marche de deux ou trois églises.

Miss Mackenzie était là en terrain mieux connu, et elle nomma le révérend Stumfold, pour qui elle avait une lettre d'introduction, et aux messes duquel elle comptait assister.

Il se trouve que le révérend Stumfold était l'une des lumières de Littlebath, le grand homme, voire davantage qu'un simple mortel aux yeux des dévots de la ville. Miss Mackenzie n'avait jamais entendu parler de Mr Stumfold avant que son pasteur londonien ne mentionne son nom, et elle ignorait encore tout de ce qu'avaient de remarquable ses vues particulières sur les questions ecclésiastiques. Pour sa part, elle n'avait aucune vue particulière. Mais Mr Stumfold de Littlebath avait des vues très particulières, pour lesquelles il était particulièrement connu. Ses amis le disaient

évangélique, et ses ennemis le disaient membre de la Basse Église<sup>1</sup>. Quant à lui, il se moquait de ces appellations car c'était un homme qui savait rire, et il proclamait que sa seule ambition était de lutter contre le diable en s'opposant à ces activités qui sont la vie et le soutien des petites villes comme Littlebath. Ses principaux ennemis étaient, pour le sexe faible les jeux de cartes et la danse, et pour le sexe fort la chasse et les courses, auxquelles on pourrait de fait ajouter tout ce qui porte le nom de divertissement. Les plaisirs du dimanche étaient aussi des ennemis qu'il haïssait d'une haine vigoureuse, à moins d'appeler plaisirs du dimanche trois grand-messes entremêlées de lectures pieuses et d'exercices spirituels de toutes sortes. Il ne faudrait pas pour autant supposer que Mr Stumfold était un homme sinistre, sombre et sardonique. Ce n'était nullement le cas. Il pouvait rire bien haut. Il pouvait être joyeux aux réceptions. Il pouvait faire de petites plaisanteries sur de petits vices favoris. Il ne refusait jamais, en temps voulu, un verre de vin. Il autorisait les pique-niques et les flirts qui les accompagnent. Il se laissait mener par deux chevaux, et ses filles étaient bonnes cavalières. Si la rumeur dit vrai, ses fils étaient de vrais Nemrod<sup>2</sup>, mais dans une autre région, loin des collines

---

1. Évangélique : secte protestante dont le nom indique la volonté de revenir au texte des Évangiles, à laquelle on donnait le nom péjoratif de « Basse Église », en opposition à la tendance « Haute Église » apparue au sein de l'Église anglicane, qui se rapprochait du catholicisme par son caractère ritualiste.

2. Roi de Chaldée, « puissant chasseur devant l'Éternel » (Genèse X, 8-11). On appelle ainsi tout individu animé d'une passion immodérée pour la chasse.

de Tantivy, et Mr Stumfold n'en savait rien. À Littlebath, Mr Stumfold régnait en tyran sur son propre cercle, mais à ceux qui lui obéissaient, il ne se montrait jamais austère dans sa tyrannie.

Quand Miss Mackenzie prononça le nom de Mr Stumfold, le docteur sentit qu'il avait eu tort de faire allusion à la salle des fêtes. Les disciples de Mr Stumfold n'allaient jamais à la salle des fêtes. Pour sa part, étant docteur en médecine, il visitait évidemment les saints comme les pécheurs, mais dans une ville comme Littlebath il avait trouvé commode de tenir un discours pour les saints et un autre pour les pécheurs. Or le Parangon était généralement habité par des pécheurs, c'est pourquoi il avait évoqué la salle des fêtes. Il désigna aussitôt l'église de Mr Stumfold, dont ils pouvaient voir le clocher tout en regagnant l'auberge, et il glissa un mot en éloge de ce brave homme. Il ne se serait plus permis une syllabe sur les vices du lieu si Miss Mackenzie ne lui avait posé quelques questions sur la fameuse salle des fêtes.

Comment faisait-on pour y être admis ? Était-ce un endroit agréable ? Qu'y faisait-on ? Oh ! elle pouvait s'y inscrire, sans doute ? Si l'on s'y amusait un peu, elle avait certainement l'intention de s'y inscrire. Cet après-midi-là, quand le Dr Pottinger chargea sa femme d'aller rendre visite à Miss Mackenzie dès que cette demoiselle serait installée, il lui expliqua que la nouvelle venue ne savait presque rien des mœurs et des façons de Littlebath.

— Quoi ! aller à la salle des fêtes et à la messe de Mr Stumfold ! s'exclama Mrs Pottinger. On ne peut pas faire les deux à la fois, tu le sais bien.



Miss Mackenzie repartit pour Londres et revint une semaine plus tard avec sa nièce, sa nouvelle bonne et ses malles. Tout l'ancien mobilier avait été vendu, et ses biens personnels étaient fort maigres. Ses biens personnels allaient désormais s'accroître, mais quand elle arriva au Parangon, une grande malle et une autre plus petite contenaient tout ce qu'elle possédait. Les bagages de sa nièce Susanna étaient presque aussi importants que les siens. La bonne venait d'être engagée, et devant elle Margaret était presque honteuse de la maigreur de ses biens.

La façon dont on lui avait cédé Susanna avait été accablante, presque affligeante, même. Entre Miss Mackenzie et la maman de Susanna, l'objection qui s'opposait à ce que chacune aille voir l'autre n'avait pas été surmontée, et ni l'une ni l'autre n'avait capitulé. Il n'y avait eu aucune visite, d'affection ou d'amitié. Mais comme il fallait bien que le transfert de la jeune fille s'effectuât avec une certaine solennité, Mrs Mackenzie avait condescendu à l'amener chez sa future tutrice la veille du jour fixé pour le voyage à Littlebath. Mrs Mackenzie avait consenti à s'exposer à une telle infamie, car c'en était une à ses yeux, et Mr Mackenzie devait venir le lendemain matin pour emmener sa sœur et sa fille à la gare.

La mère, dès qu'elle fut assise et presque avant d'avoir repris son souffle (perdu en montant les escaliers), se lança dans le discours qu'elle avait préparé pour l'occasion. Miss Mackenzie avait pris la main de Susanna et l'avait gardée dans la sienne pendant la majeure partie du discours. Avant qu'il ne soit terminé, elle avait lâché la main de la pauvre fille, mais il n'y

avait dans ce geste aucune méchanceté de la part de la tante.

— Margaret, dit Mrs Mackenzie, c'est une épreuve, une très grande épreuve pour une mère, et j'espère que vous le sentez comme moi.

— Sarah, répondit Miss Mackenzie, j'accomplirai mon devoir envers votre enfant.

— Eh bien, oui, je l'espère. Si je croyais que vous ne deviez pas accomplir votre devoir envers elle, aucune considération purement financière ne m'obligerait à la laisser partir avec vous. Mais j'espère vraiment, Margaret, que vous penserez à l'importance du sacrifice que nous faisons. Susanna est la meilleure des enfants.

— J'en suis bien heureuse, Sarah.

— À la vérité, ce sont tous les meilleurs des enfants, je le dirais même devant eux, et si vous accomplissez votre devoir envers elle, je suis bien sûre qu'elle accomplira le sien envers vous. Tom pense qu'il vaut mieux la laisser partir et, bien entendu, comme vous avez hérité de tout l'argent qu'il aurait dû recevoir (c'est là que Margaret lâcha la main de Susanna) et comme vous n'avez personne derrière vous, ni même personne de proche, il est sans doute naturel que vous souhaitiez avoir un des enfants.

— Je veux être généreuse envers mon frère, et envers ma nièce.

— Oui, bien sûr, je comprends. Quand vous avez refusé de venir chez nous, Margaret, alors que vous étiez toute seule et que nous avions une maison confortable à vous offrir, je savais bien ce que vous ressentiez à mon égard. Je n'ai besoin de personne pour me l'apprendre ! Certes non ! « Tom, ai-je dit quand il m'a

demandé d'aller à Arundel Street, certainement pas ! » Ce sont exactement les mots que j'ai prononcés : « Certainement pas, Tom ! » Et ton papa ne m'a jamais redemandé d'y aller, n'est-ce pas, Susanna ? Je n'aurais pas pu me forcer à le faire. Puisque vous êtes si franche, Margaret, peut-être l'honnêteté vaut-elle mieux des deux côtés. Je vais maintenant laisser mon enfant chérie entre vos mains, et si vous avez un cœur de mère, j'espère que vous accomplirez envers elle le devoir d'une mère.

Plus d'une fois durant cette allocution Miss Mackenzie avait eu envie de prendre la parole pour défendre ses couleurs, mais la présence de la jeune fille l'en avait empêchée. Comment aurait-elle pu espérer le moindre sentiment tendre, la moindre affection entre sa pupille et elle si, en pareille occasion, la jeune fille avait été le témoin d'une querelle entre sa mère et sa tante ? Miss Mackenzie était devenue rouge et avait senti la colère monter en elle, mais elle supporta le tout avec courage.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle. Susanna, viens m'embrasser. Serons-nous bonnes amies ?

Susanna alla l'embrasser, mais si la malheureuse tenta une réponse, elle ne fut pas audible. Puis la mère se jeta au cou de sa fille et elles s'embrassèrent en pleurant à chaudes larmes.

— Vous verrez, toutes ses affaires sont très propres, et en quantité, dit Mrs Mackenzie à travers ses larmes. Nous y travaillons assez dur depuis trois semaines, je pense.

— Je suis sûre que nous trouverons tout ça très bien, répondit la tante.

— Nous n'allions tout de même pas l'envoyer nous faire honte, même si, bien entendu, pour ce qui est de l'argent, ça n'aurait rien changé pour vous si elle était arrivée sans rien sur le dos. Mais je suis comme ça, je n'aurais pas pu, et je l'ai dit à Tom.

Après quoi Mrs Mackenzie embrassa une fois de plus sa fille et prit congé.

Dès que sa belle-sœur fut partie, Miss Mackenzie reprit la main de la jeune fille dans la sienne. La pauvre Susanna était en larmes, et à dire vrai les circonstances avaient amplement de quoi justifier ses pleurs. La façon dont on l'avait abandonnée à son nouveau destin n'avait rien de joyeux.

— Susanna, dit Tante Margaret de sa voix la plus douce, je suis contente que tu sois venue à moi. Je t'aimerai beaucoup si tu me le permets.

La jeune fille vint se blottir contre elle sur le sofa de manière à se glisser sous son bras. Personne ne s'était jamais glissé sous son bras ni ne s'était blotti contre elle jusque-là. Elle n'avait jamais reçu, ni donné, de telles marques d'affection.

— Ma chérie, reprit Miss Mackenzie, je t'aimerai tant.

Susanna ne répondit rien, ne sachant quels mots employer pour une telle occasion, mais devant les assurances d'affection que prodiguait sa tante, elle se blottit plus près contre elle et toutes deux commencèrent à bien s'entendre avant la fin de la soirée.

Cette nièce adoptée n'était pas une enfant quand elle fut ainsi placée sous la garde de sa tante. Elle avait déjà quinze ans, et bien qu'elle parût jeune pour son âge, car dépourvue de cet air de féminité précoce

qu'ont alors pris certaines adolescentes, c'était une fille robuste et saine, bien découpée, vigoureusement plantée sur ses jambes, la tête bien équilibrée, le dos droit, la taille non pas mince mais bien faite. Elle avait les épaules et les coudes pointus, comme les filles de son âge ; son visage ne s'était pas encore formé selon un type de beauté ou de laideur. Mais elle avait les yeux brillants, comme tous les Mackenzie, et sa bouche n'était pas celle d'une sotte. Si ses pommettes étaient un peu saillantes et le bas de son visage un peu anguleux, ces particularités ne déplaisaient probablement pas aux yeux de sa tante.

— Tu es une vraie Mackenzie, déclara la tante, avec un soupçon d'accent nordique dans la voix, bien qu'elle n'ait jamais mis les pieds dans le nord du pays.

— C'est ce que les frères et les sœurs de maman me disent toujours. Ils disent que j'ai l'air écossaise.

Miss Mackenzie l'embrassa à nouveau. Si Susanna lui avait été envoyée parce que, plus qu'aucun autre enfant de la famille, son allure et sa silhouette rappelaient le pays du chardon, il n'y avait là rien pour prévenir sa tante contre elle. C'est ainsi qu'elles devinrent amies.

Le lendemain matin, Mr Mackenzie vint les emmener à la gare.

— Je suppose que nous te verrons parfois à Londres, demanda-t-il, debout à la porte du wagon.

— Je ne vois guère ce qui m'y ferait revenir, fit-elle.

— Et je ne vois pas ce qui te retiendra là-bas, dit-il. Tu ne connais personne à Littlebath, je crois ?

— La vérité, Tom, c'est que je ne connais personne nulle part. Je connais à peu près autant de gens

à Littlebath qu'à Londres. Dans ma situation, je dois vivre seule où que je sois.

Puis le chef de gare vint s'activer le long du quai, le père embrassa sa fille pour la dernière fois, il embrassa aussi sa sœur, et notre héroïne prit son départ avec sa pupille et commença sa carrière dans le monde.

Pendant de nombreux kilomètres, Miss Mackenzie n'échangea pas un mot avec sa nièce. L'aînée des deux voyageuses avait l'esprit occupé par ses pensées, ainsi que par ses sentiments, et se sentait donc incapable d'adresser de joyeux propos à la jeune fille. Elle se demandait si sa conduite était bien sage. Toute sa vie jusque-là avait été sombre, sinistre et, pour ainsi dire, silencieuse. Le hasard avait voulu qu'elle n'ait aucun pouvoir sur sa propre personne. Ni avec son père ni avec son frère, pourtant tous deux invalides, elle ne s'était vu confier la responsabilité du foyer. Elle n'avait eu aucune influence, même pour engager ou congédier une fille de cuisine. Elle n'avait jamais tenu les cordons de la bourse que tient légitimement une épouse parce qu'elle est l'associée d'une entreprise. Les deux malades qu'elle avait soignés avaient voulu conserver en leurs mains les petits privilèges que leur donnait leur situation. Margaret avait donc été leur infirmière et rien de plus dans la maison. Si ce jeu avait duré dix années de plus, elle aurait renoncé à toute ambition d'une vie plus exaltante et, si elle avait alors hérité de l'argent qui était maintenant sien, se serait contentée de se soigner elle-même ou, plus vraisemblablement, étant par nature altruiste, elle aurait renoncé à sa fierté comme à son ambition, serait allée vivre chez son frère et se serait sacrifiée pour soigner ses neveux et nièces.

Mais heureusement pour elle, ou peut-être malheureusement, l'héritage était arrivé avant qu'elle ne se fane. Ses émotions, son énergie, ses désirs avaient encore en elle une grande force. On pourrait même dire qu'elle était venue si tard à son degré maximal de maturité que peut-être la période de son esclavage avait pris fin au moment le plus opportun pour elle. En préparant ses deux modestes malles, elle avait détruit la plupart de ses poèmes de jeunesse, mais certaines effusions de son cœur s'étaient coulées en vers durant les douze derniers mois et elle les avait conservées. Depuis la mort de son frère, elle s'était limitée à la prose et tenait un copieux journal. Tout cela est mentionné pour montrer qu'à trente-six ans, Margaret Mackenzie était encore une femme jeune.

Elle avait décidé de ne pas se satisfaire d'une vie sans vie, comme s'y attendaient de sa part les rares personnes qui la connaissaient. Harry Handcock avait pensé faire d'elle son infirmière en chef, et les Tom Mackenzie avaient la même idée en tête lorsqu'ils lui avaient proposé pour la première fois de venir s'installer à Gower Street. Quelques paroles prononcées aux Cèdres lui firent supposer que la famille du baronnet l'aurait admise avec ses huit cents livres de rente si elle l'avait souhaité. Mais elle s'était promis de lutter pour faire mieux que cela de sa vie et de son argent. Elle irait dans le monde pour voir si elle y trouvait les agréments dont elle avait lu la description dans les livres. Elle était trop vieille pour danser et n'avait jamais de sa vie brillé comme adoratrice de Terpsichore. Elle ne connaissait rien aux cartes ; elle n'en avait jamais vu utiliser. Elle était allée une ou deux fois au spectacle

dans son jeune temps, et considérait à présent le théâtre non comme une sentine de tous les vices à la manière des Stumfoldiens, mais comme un lieu dangereux à cause de la difficulté d'entrée et de sortie, et parce que les manières du théâtre la dépassaient de beaucoup. Elle ignorait presque jusqu'à la façon dont il eût fallu s'habiller si elle avait été invitée à un dîner ordinaire. Et pourtant, malgré tout cela, elle avait décidé de tenter l'expérience.

N'aurait-il pas été plus facile pour elle, plus facile et plus commode, de renoncer à toute idée du monde et de se mettre directement sous la direction et la protection d'un pasteur qui lui aurait dit comment donner son argent en aumônes et comment se préparer correctement à une mort paisible ? Cette vision des choses avait bien des attraits. C'eût été très facile, et elle avait la foi nécessaire. En outre un pasteur de ce genre serait un ami commode et, s'il était marié, un ami très cher. Et il y aurait probablement une femme du pasteur, qui se promènerait avec elle et l'aiderait à distribuer son argent. Ne serait-ce pas la meilleure vie après tout ? Mais pour accepter entièrement l'idée d'une telle vie, il lui fallait être convaincue que l'autre vie était abominable, vicieuse et condamnable. Elle en savait assez, elle avait assez observé les manières du monde pour comprendre cela. Cette tâche exigeait des convictions fortes, et pour l'heure, elle ne pouvait amener son esprit à penser que la danse et les plaisirs étaient condamnables. Elle arriverait sans doute à le croire si un prêtre persuasif le lui répétait assez souvent, mais elle n'était pas sûre de vouloir le croire.



Après avoir beaucoup douté, elle avait résolu de mettre le monde à l'épreuve et, sentant que Londres était trop grand pour elle, avait choisi Littlebath. Mais à présent, une fois mise en route, elle se sentait comme un marin parti en mer sur un petit bateau, assez courageux pour oser l'entreprise mais dépourvu du type de courage qui rendrait l'audace agréable.

Et cette jeune fille avec elle ! Elle s'était dit qu'il ne serait pas bon de vivre pour elle seule, qu'il était de son devoir de partager les bonnes choses, et avait donc décidé de les partager avec sa nièce. Mais cette responsabilité avait ses dangers, qui l'effrayaient lorsqu'elle y pensait.

— Tu es déjà fatiguée, ma chérie ? demanda Miss Mackenzie quand elles arrivèrent à Swindon.

— Mais non, ma tante, je ne suis pas du tout fatiguée.

— Je vois des gâteaux là-bas. Je me demande si nous aurions le temps d'en acheter un.

Après avoir pesé la question pendant cinq minutes d'hésitation, Tante Margaret finit par sortir précipitamment et par acheter les gâteaux.



## Premières connaissances de Miss Mackenzie

Durant les deux premières semaines du séjour de Miss Mackenzie à Littlebath, quatre personnes vinrent lui rendre visite ; c'était assurément un succès, mais ces quinze jours furent bien lassants. Lors de son premier voyage, elle s'était arrangée pour inscrire sa nièce dans une école qui lui avait été recommandée comme très distinguée, conduite sous les meilleurs auspices moraux et religieux. Susanna s'y rendait chaque matin après le petit déjeuner, et revenait à la maison à huit heures en ces soirs d'été. Le dimanche, elle allait au catéchisme avec d'autres jeunes filles, de sorte que Miss Mackenzie se retrouvait très souvent seule.

Mrs Pottinger fut la première à venir la voir, et la femme du docteur se limita à quelques propositions d'assistance générale. Elle indiqua à Miss Mackenzie un boulanger et une couturière, et lui apprit quel était le juste prix à payer par heure pour une voiture ou pour un fiacre. Tout cela était utile puisque Miss Mackenzie se trouvait dans l'ignorance la plus épaisse mais, pour elle, la connaissance de Mrs Pottinger ne promettait

guère en matière d'amusement. Cette dame ne dit rien de la salle des fêtes et ne parla pas davantage du mode de vie stumfoldien. Son mari lui avait sans doute expliqué que la nouvelle venue ne s'était pas encore ouvertement déclarée disciple de l'une ou de l'autre école. Miss Mackenzie avait voulu lui poser une question sur les fêtes, mais la crainte l'en avait dissuadée. Puis Mr Stumfold vint en personne, et bien entendu, il ne dit rien de la salle des fêtes. Il se rendit très agréable et Miss Mackenzie décida presque de se placer entre ses mains. Il ne la regarda pas avec aigreur, il ne l'accabla pas de paroles sévères, ni n'exigea d'elle l'accomplissement de pénibles devoirs. Il promit de lui trouver une place dans son église et l'informa des heures des services. Il y avait trois offices dominicaux, mais il estimait suffisant pour le commun des mortels d'assister régulièrement à deux d'entre eux chaque dimanche. Il serait ravi de se rendre utile et Mrs Stumfold viendrait en visite. Après cette promesse, il reprit son chemin. Vint ensuite Mrs Stumfold, comme convenu, accompagnée d'une certaine Miss Baker, célibataire. De Mrs Stumfold notre amie reçut bien peu de secours. Mrs Stumfold était dure, sévère, et peut-être un peu imposante. Elle révéla par deux ou trois mots sa certitude que Miss Mackenzie allait devenir stumfoldienne en tout point, puisqu'elle avait personnellement demandé la protection et l'assistance du grand homme lors de son premier voyage. Mais Mrs Stumfold n'offrit aucun autre réconfort. Notre amie n'aurait pu s'en expliquer la raison, mais après avoir rencontré Mrs Stumfold, elle se sentit moins disposée à devenir une disciple que lorsqu'elle ne connaissait que le grand maître. Non

seulement Mrs Stumfold était, selon les apparences, plus sévère que son mari concernant le dogme, mais elle était aussi plus sévère concernant la pratique. Miss Mackenzie pensa qu'elle pourrait probablement obéir à l'homme d'église, mais qu'elle se révolterait certainement contre la femme d'église.

Comme je l'ai dit, le prêtre femelle était venu en compagnie d'une dénommée Miss Baker, et Miss Mackenzie avait aussitôt perçu que si Miss Baker avait été seule, la visite eût été beaucoup plus agréable. Miss Baker parlait abondamment et délicatement, d'une voix douce, ses manières étaient affables, et elle avait une tendance aux intimités rapides avec les dames de sa nature. Miss Mackenzie sentit tout cela plutôt qu'elle ne le vît, et eût été ravie de recevoir Miss Baker sans Mrs Stumfold. Elle savait bien que si Miss Baker et elle avaient pu s'asseoir l'une près de l'autre et parler librement elle aurait tout appris sur tout en cinq minutes. Mais Miss Baker, la pauvre âme, était à cette époque entièrement assujettie à l'influence stumfoldienne féminine et évoluait dans Littlebath sous le poids de contraintes qui inspiraient une réelle pitié à ceux qui l'avaient connue avant son esclavage.

Cependant, se levant pour quitter la pièce sur l'ordre de son tyran, elle eut un mot de réconfort.

— J'ai une amie qui vit à côté de chez vous, Miss Mackenzie, et elle m'a prié de dire qu'elle se ferait un plaisir de venir vous voir, si vous le permettez.

La malheureuse prononça ce petit discours avec hésitation et jeta un regard craintif sur sa compagne.

— Je suis sûre que j'en serai ravie, répondit Miss Mackenzie.

— C'est Miss Todd, n'est-ce pas ? demanda Mrs Stumfold, et il était manifeste, au ton de Mrs Stumfold, qu'elle n'avait pas une très haute opinion de Miss Todd.

— Oui, Miss Todd. Vous savez, elle habite si près, dit Miss Baker en s'excusant.

Mrs Stumfold agita la tête d'un air désapprobateur et partit sans ajouter un mot.

Miss Mackenzie commença aussitôt à attendre impatiemment l'arrivée de Miss Todd et en vint à monter la garde d'un œil fébrile, scrutant les deux portes voisines du Parangon afin d'apercevoir Miss Todd dès que quelqu'un entraît ou sortait. Elle vit deux fois une dame sortir de la maison de droite, une grosse dame réjouie au visage rouge et au vaste chapeau, qui claquait la porte derrière elle et ne semblait redouter aucun Stumfold mâle ou femelle. Miss Mackenzie décida néanmoins que ce n'était pas là Miss Todd. Cette dame était une femme mariée, pensait-elle ; il y avait eu une fois des enfants avec elle et elle était, d'après Miss Mackenzie, trop forte, trop résolue et peut-être trop exubérante pour une célibataire. Toute une semaine s'écoula avant que le doute ne soit dissipé par la visite promise, semaine durant laquelle la nouvelle venue ne quitta jamais la maison aux heures où on pouvait espérer une visite tant elle était désireuse de faire la connaissance de sa voisine. Elle en avait presque abandonné l'espoir, pensant que dans sa tyrannie, Mrs Stumfold avait mis le holà, quand un jour, aussitôt après le déjeuner (à cette époque Miss Mackenzie déjeunait toujours mais dînait rarement), Miss Todd fut annoncée.

Miss Mackenzie vit immédiatement qu'elle s'était trompée. Miss Todd était la grosse dame rougeaude avec les enfants. Elle était d'ailleurs accompagnée par deux fillettes de onze et treize ans. Quand Miss Todd traversa la pièce pour serrer la main de sa nouvelle connaissance, Miss Mackenzie reconnut aussitôt la manière dont elle avait claqué la porte et sut que c'était le même pas ferme qu'elle avait entendu résonner sur une bonne moitié du trottoir du Parangon.

— Mon amie Miss Baker m'a dit que vous veniez de vous installer à côté de chez moi, commença Miss Todd, et donc je lui ai dit de vous dire que je viendrais vous voir. Les femmes seules qui viennent ici aiment généralement qu'on vienne les voir. Je suis seule moi-même et ces enfants sont mes nièces. Vous avez une nièce aussi, je crois. Quand les papes ont des neveux, on dit toutes sortes de méchancetés. J'espère que les gens ne sont pas aussi mal élevés avec nous.

Miss Mackenzie sourit en minaudant et assura Miss Todd qu'elle était très heureuse de la voir. Elle n'avait pas compris l'allusion aux papes.

— Miss Baker est venue avec Mrs Stumfold, j'imagine ? poursuivit Miss Todd. Elle ne sort plus guère sans Mrs Stumfold, sauf quand elle rampe jusque chez moi. Nous sommes de très vieilles amies. Vous connaissez Mr Stumfold depuis longtemps ? Vous êtes peut-être venue pour être près de lui, c'est ce que font beaucoup de femmes.

En réponse, Miss Mackenzie expliqua qu'elle n'était pas disciple de Mr Stumfold de cette façon. Il était vrai qu'elle avait apporté une lettre d'introduction pour lui et qu'elle avait l'intention d'aller à son église. Grâce à

cette lettre, Mrs Stumfold avait eu la bonté de lui rendre visite.

— Oh ! oui, elle ne perd pas de temps ! Est-elle venue dans sa propre voiture ?

— Je pense qu'elle était à pied.

— Vous devriez lui faire la remarque. Pour une première visite chez vous, dans la meilleure maison du Parangon, elle aurait dû prendre sa voiture et ses chevaux.

— Lui faire la remarque !

— Beaucoup de femmes le feraient et passeraient dans le camp ennemi avant la fin du mois, si elle ne sortait pas sa voiture entre-temps. Je ne vous le conseille pas. Vous n'avez pas encore une position assez solide ici et elle pourrait peut-être vous le faire regretter.

— Peu m'importe comment elle est venue.

— Bien sûr, ma chère, et à moi encore moins. Pour ma part, je serais heureuse de la voir même si elle venait en brouette. Mais vous devez savoir qu'elle ne vient jamais chez moi, grands dieux, non ! Elle a découvert il y a je ne sais combien d'années que je suis au-delà de la grâce.

— Mrs Stumfold pense que Tante Sally est le diable en personne, dit la plus âgée des fillettes.

— Ha ! ha ! ha ! rit la tante. Vous voyez, Miss Mackenzie, les gens se répartissent en clans ici, comme dans la plupart des villes du même genre, et si vous avez l'intention d'appartenir résolument au clan Stumfold, il faut me le dire en toute franchise, et tout ira bien. Je ne vous en aimerai pas moins, mais simplement, il ne servira à rien d'essayer de nous voir.



Un peu effrayée, Miss Mackenzie ne savait que répondre. Elle désirait vivement faire comprendre que rien ne la liait encore à Mrs Stumfold, qu'il lui fallait encore décider si elle voulait être une sainte ou une pécheresse ; elle aurait tant voulu laisser entendre qu'elle était disposée à essayer de vivre en pécheresse, mais sa voisine l'effrayait ! Et quand la fillette lui dit que Miss Todd était considérée, *ex parte* Stumfold, comme le diable en personne, Miss Mackenzie pensa de nouveau, pendant un instant, qu'il y aurait une certaine sécurité à s'abandonner à l'influence évangélico-ecclésiastique et que la vie serait peut-être assez agréable si on l'autorisait à se promener en compagnie de cette délicate Miss Baker.

— Puisque vous avez eu la bonté de venir me voir, dit Miss Mackenzie, j'espère que vous me permettrez de vous rendre visite à mon tour.

— Mon dieu, oui, j'en serai tout à fait ravie. Vous ne pouvez me faire aucun mal, vous savez. La question est plutôt de savoir si je ne risque pas de causer votre perte. Mr Stumfold est un vieil ami à moi, cependant. Nous nous rencontrons en terrain neutre et nous nous entendons comme larrons en foire. Il sait que je suis une brebis égarée, un mouton noir, comme on dit, alors il se moque de moi et nous nous amusons comme des petits fous. Mais sainte Stumfolda est d'une autre trempe, et elle ne tolère pas la moindre frivolité féminine. Elle ne se moque que des pécheurs mâles, qui doivent passer un mauvais quart d'heure, j'imagine. Pauvre Mary Baker ! c'est la meilleure créature au monde. Je regrette bien ce qui lui arrive, mais enfin, c'est peut-être le genre de vie que vous aimez.

— Vous savez, je connais si peu Mrs Stumfold.

— C'est un mal dont vous serez bientôt guérie si vous la laissez faire. Demandez donc à Mary Baker. Mais je ne veux dire de mal de personne par-derrière, ça, non. Je suis sûre que ces gens-là sont très bien à leur façon, simplement leur façon n'est pas la mienne ; et il n'est pas très agréable de s'entendre répéter constamment que la vie qu'on mène est la meilleure façon de finir où vous savez. Viens, Patty, on s'en va. Quand vous serez décidée, Miss Mackenzie, vous me le direz, voilà tout. Si vous me dites « Miss Todd, je pense que vous êtes trop mécréante pour moi », je comprendrai. Je ne me sentirai pas le moins du monde offensée. Mais si ma façon de vivre n'est pas... disons pas trop dépravée, je serai très heureuse de vous voir.

Là-dessus, Miss Mackenzie prit son courage à deux mains et posa une question.

— Allez-vous parfois à la salle des fêtes, Miss Todd ?  
Miss Todd siffla presque avant de répondre.

— Mais, Miss Mackenzie, c'est là qu'on danse, qu'on joue aux cartes, que les filles flirtent et que les garçons polissent. Moi je n'y vais pas souvent, parce que je ne me soucie guère de flirter et que je suis trop vieille pour danser. Pour ce qui est de jouer aux cartes, je le fais très bien chez moi. Je crois m'y être inscrite et avoir payé quelque chose quand je me suis installée ici, mais c'était il y a tellement longtemps. La salle des fêtes, je n'y vais plus maintenant.

Dès que Miss Todd fut partie, Miss Mackenzie entreprit de réfléchir sérieusement à tout ce qu'elle venait d'entendre. Bien entendu, il ne pouvait plus être pour elle question d'aller à la salle des fêtes. Même

une pécheresse comme Miss Todd n'y allait pas. Mais fallait-il ou non rendre à Miss Todd sa visite ? Aller la voir serait s'engager dans une façon de vivre que Miss Todd avait qualifiée de dépravée. Tout progrès sur la voie Stumfold lui serait interdit. Mais ne pas aller voir Miss Todd reviendrait à déclarer ouvertement qu'elle voulait devenir une disciple comme Miss Baker, et le choix serait irrévocable. Elle devait donc prendre une décision et elle y travaillait de son mieux. Quant à l'accusation d'impolitesse qu'elle mériterait en ne rendant pas sa visite à une dame qui avait été si polie avec elle, elle ne s'en préoccupait nullement. Miss Todd avait elle-même déclaré qu'elle ne serait pas le moins du monde offensée. Mais elle aimait cette nouvelle connaissance. S'il faut dire toute la vérité, je dois avouer que l'esprit de Miss Mackenzie aspirait aux choses de ce monde. Elle imaginait que si elle pouvait s'établir comme Miss Todd était établie, elle ne se soucierait en rien des Stumfold mâle ou femelle. Mais comment pourrait-elle y parvenir ? Il serait peut-être plus facile de s'établir en suivant la voie Stumfold.

Durant la semaine suivante, deux affaires d'importance occupèrent Miss Mackenzie. Le mercredi matin, elle reçut de Londres une lettre sérieuse qui lui inspira une inquiétude considérable, et le jeudi après-midi, on lui apporta un billet de Mrs Stumfold, ou plutôt une enveloppe contenant une carte où était imprimée une invitation à prendre le thé avec cette dame huit jours plus tard. Elle accepta cette invitation sans beaucoup hésiter. Elle irait voir Mrs Stumfold chez elle et pourrait alors mieux décider si le mode de vie du clan Stumfold serait à son goût. Elle écrivit donc une

réponse qu'elle fit porter par sa bonne, tout en se demandant si elle avait bien fait d'écrire sur une feuille de papier ordinaire et si elle n'aurait pas dû se procurer une sorte de carte pour l'occasion.

La lettre sérieuse venait de son frère Tom et contenait une demande de prêt – un prêt d'une somme considérable. L'argent n'était pas pour lui mais pour la firme Rubb et Mackenzie, et il ne s'agissait pas d'un prêt sur l'honneur à des fins de spéculation ou de gestion. L'argent serait consacré à l'achat du local de New Road, sur lequel Miss Mackenzie aurait une hypothèque ; elle recevrait un intérêt de cinq pour cent sur l'argent avancé. C'était une longue lettre, et bien qu'il fût manifeste, même pour Miss Mackenzie, que la première page en avait été rédigée avec de grandes hésitations, l'auteur gagnait peu à peu en conviction et y plaidait assez bien sa cause. « Tu dois comprendre, bien entendu, que tout se fera par ton notaire, qui ne te laissera pas faire ce prêt s'il n'est pas satisfait des garanties. Nos propriétaires sont forcés de vendre le local et si nous ne l'achetons pas, nous en serons probablement expulsés, étant donné que notre bail n'a plus qu'une année ou deux à courir. Tu pourrais acheter le tout toi-même, mais dans ce cas tu ne pourrais être sûre du même intérêt pour ton argent. » Tom poursuivait en disant que Samuel Rubb junior, le fils du vieux Rubb, ferait un saut à Littlebath dans le courant de la semaine suivante afin de lui exposer clairement le tout. Samuel Rubb n'était pas le partenaire dont le nom était inclus dans l'appellation de la firme, mais c'était un jeune homme, « un homme comparative-

ment jeune », comme disait son frère, récemment admis dans les affaires.

Cette lettre mit Miss Mackenzie en émoi. Comme toutes les autres célibataires, elle était fort chatouilleuse sur la question de son argent. Elle était très sensible aux beautés d'un taux d'intérêt élevé, mais ne comprenait pas vraiment qu'intérêt élevé et faibles garanties pouvaient marcher main dans la main. Elle souhaitait rendre service à son frère et savait bien que ses avoués cherchaient à investir. Même cela la tracassait, car elle craignait vaguement que ses avoués ne gaspillent son argent. Elle savait que les femmes seules sont parfois terriblement volées, et avait presque décidé d'insister pour que l'argent soit investi dans l'emprunt à trois pour cent. Mais elle avait fait ses calculs et, s'étant assurée qu'elle amputerait ainsi de vingt-cinq livres son revenu annuel estimé, n'avait donné aucun ordre. Elle se remit à présent à ses calculs et trouva que ce prêt augmenterait de vingt-cinq livres son revenu annuel estimé. Les hypothèques, elle le savait, étaient de bonnes choses solides et fermes, fondées sur des garanties foncières, et très respectables. Elle écrivit donc à ses avoués, disant qu'elle serait heureuse de rendre service à son frère si tout se présentait bien. Ses avoués répondirent en lui conseillant de leur envoyer Mr Rubb junior. Le jour indiqué dans la lettre de Tom, Mr Samuel Rubb junior arriva à Littlebath et se présenta à Miss Mackenzie au Parangon.

Miss Mackenzie avait été élevée dans le mépris et presque dans la haine de la famille Rubb. En premier lieu, c'est le vieux Samuel Rubb qui avait séduit son frère Tom, l'attirant dans un commerce qui n'était pas